

Tony Harrison

Tout ce que j'écris est poésie (1987)

traduit par Henriette Michaud

Tout ce que j'écris est poésie : pour la publication, pour des lectures publiques, pour le *National Theatre*, pour l'Opéra ou même pour la télévision. Toutes ces activités participent de la même recherche d'une poésie publique, même si ce mot « publique » n'exclue nullement l'intériorité. Je pense aux sonnets de Milton, qui vont de l'extériorité la plus directe à l'intériorité la plus tendre : s'adresser à un large public dans un certain poème ouvre l'espace plus intime d'un autre poème. De la même manière, je pense parfois que ma poésie dramatique a ouvert un espace pour mes autres poèmes. Je travaille parfois avec des textes anciens, écrits à une époque où la poésie avait l'ampleur et l'ambition de tout inclure, mais si j'y puise le courage nécessaire pour supporter la complexité du vaste monde, mon éducation parmi des gens dits « peu cultivés » m'a donné la passion d'une langue qui communique de façon directe et immédiate. Je préfère l'idée que les hommes s'adressent à un homme, et non à un dieu, ou, pire encore, aux érudits d'Oxford. D'autre part, les livres ne représentent qu'une partie de ce que je considère comme de la poésie. A mon avis, ce n'est pas un hasard si, depuis la tragédie grecque, on trouve au théâtre des poèmes qui sont parmi les plus beaux du monde. J'y trouve une réaffirmation du pouvoir du mot, érodé par d'autres media et par certains événements dépourvus de parole, les pires que notre siècle a produits. Parfois, malgré le fait que le champ de la poésie s'est trouvé rétréci, apparemment sans effort, par des media soucieux de peindre la soi-disant réalité, je crois que la poésie, c'est à dire la parole à son niveau le plus éloquent, est un moyen d'expression qui pourrait concentrer notre attention sur nos expériences les plus noires sans nous laisser le sentiment, comme le font les autres media, que ce siècle a laissé perdre son esprit positif.